Photos sur le site de la maison de production : www.filmsdulosange.fr

Tony Gatlif, réalisateur tsigane français. Géronimo, son dernier film parle d’une histoire d’amour, à la west side story, entre une jeune gitane et un jeune d’origine turque qui tourne à la tragédie. Il nous livre ici son point de vue sur l’évolution du cinéma tsigane.

Muze : Dans vos films, vous aimez mettre en scène les rapports entre les Tsiganes et les non-Tsiganes pour parler des tensions et des identités, pourquoi avoir mis la focal cette fois-ci entre des familles gitanes et turques ?

Tony Gatlif : Je voulais faire un film sur une histoire d’amour du type Roméo et Juliette. Comme dans les romans de Federico Garcia Lorca, une jeune femme s’en va le jour même de son mariage parce qu’elle en aime un autre et ne veut pas être mariée de force. Une jeune fille s’en va de son mariage, donc, et à partir de là deux clans vont se faire la guerre, alors que jusque-là les deux communautés s’entendaient bien. Ces traditions viennent de très loin. Ça m’intéressait de les mettre au goût du jour. Ces jeunes femmes qui ne suivent pas les traditions, malgré la violence, je les admire énormément. Ce n’est pas facile de dire non !

Muze : Cette histoire nous mène du coup sur un terrain plus urbain que d’habitude…

Oui et plus musical. Je peux même dire que le choix s’est fait par la musique, flamenco et turque que j’aime beaucoup aussi, depuis des années. J’ai mis en scène l’affrontement entre les jeunes à travers la musique pour ne pas mettre la violence quotidienne en scène. Ce sont des battles musicales, elles sont violentes, bien sûr, mais cela n’a rien à voir avec la violence que l’on voit à la télé ou dans la réalité. Je voulais faire un film non-violent.

Muze : Votre film parle ainsi du renouveau de traditions archaïques dans un monde moderne. Quel sens donnez-vous à ce phénomène ?

Oui, le propos du film c’est justement d’essayer de comprendre ce qui se passe. Comment un gamin de 18 ans qui ne connaît absolument rien des traditions ancestrales qu’elles soient afghanes, turques ou marocaines… tout d’un coup se réveille à cause d’une histoire qui le touche, comme ici avec ce mariage avorté et se met à jurer par des traditions qu’il n’a absolument jamais connues ? Il ne les connaît pas parce que la famille les a abandonnées il y a très longtemps. Là par exemple, il ne parle même pas le turc. Mais il prend l’étendard de la famille et veut régler ses comptes, même si celle-ci n’est pas d’accord avec ça. Il lui faut absolument quelque chose pour briller, pour exister que ce soit ça ou autre chose. C’est là que je dis qu’il y a un malaise très très grave parce que ce gamin là aurait pu faire autre chose : s’engager dans l’armée, être para ou mercenaire… Mais il fait ça parce que tout le monde se met à le supplier, il devient le centre du monde, il a la parole. Il la coupe-même aux vieux. Personnellement, même si ce qu’il fait est très mauvais, je lui trouve des circonstances atténuantes à la fin du film parce que c’est dans sa tête que quelque chose ne va pas. C’est la société qui fait ça. Quelle perspective donne-t-on aux jeunes aujourd’hui ? Tout est bouché, alors quand on a 18 ans, que la famille n’est pas très riche, très avenante, ils sautent sur la moindre occasion. Ils vont vers la drogue... Et nous, que faisons-nous ? Nous les condamnons. Après on les enferme en prison. Ils deviennent des mecs terribles et c’est sans fin. Quand le film se termine, je voudrais que le public ait de l’empathie pour ce jeune. Il faut en avoir parce que ce n’est pas lui, c’est quelque chose qui ne tourne pas rond. Lui n’a que 18 ans, c’est pas qu’il ne soit pas responsable, mais c’est qu’il est touché quelque part, il est atteint. Donc, selon moi, il faut savoir de quoi il est atteint et pourquoi, avant de le condamner.

Muze : « Mange tes morts » de Jean-Charles Hue, « Spartacus et Cassandra » de Ionis Nuguet, et « Je m’en sortirai » de Petr Vaclav, ou encore « A Ciambra » de Jonas Carpignano, il y avait cette année beaucoup de films au festival de Cannes sur les Tsiganes… Que pensez-vous du regard des cinéastes ?

J’aime beaucoup les jeunes réalisateurs. Je suis très touchée à chaque fois qu’un jeune réalisateur naît. Dès fois, il y a des erreurs, mais c’est bien. Personnellement, je fais toujours très attention à ce que je dis sur les Roms. J’ai toujours cherché à avoir leur aval en leur présentant mes scénarios. Dès fois, il ne me le donnait pas. Pour « Les Princes » par exemple, ils ne me l’ont pas donné. C’était des gens de 70 ans que je connaissais. Ils m’ont dit : « on ne te donne pas notre aval parce que le film montre une réalité que l’on ne veut pas dire ». Je leur ai dit : « tant que vous restez chez vous, en fermant les portes en ne disant pas les choses, les gens fantasmes les pires choses que vous n’avez pas. Donc au contraire, il faut ouvrir les portes et montrer les choses qui ne vont pas dans la population ». Ils ne m’ont pas donné leur aval (histoire d’une jeune femme rejetait par son mari parce qu’elle prend la pilule) mais j’ai fait le film et je les ai invités à venir, c’était en 1983, au festival de Douarnenez. Ils sont tous venus, enfin ceux qui avaient du pouvoir, qui étaient dans des associations, etc. Ils sont venus, ils ont vu le film et ce qui est extraordinaire c’est qu’ils ont dit : « ben voilà, nous on est comme ça, on dit les choses ! » Tout d’un coup, ils l’ont pris à leur manière, ils l’ont pris pour eux. C’était génial.

Muze : Qu’est ce qui peut vous gêner dans ce qui est montré aujourd’hui ?

Rien en particulier, mais je trouve que parfois c’est maladroit. Parce que le peuple est fragile. Les gitans en Europe, aujourd’hui, sont très très fragiles. Tout ce que l’on peut dire sur eux, il faut vraiment le peser… Je ne dis pas qu’il faut cacher ou mentir. Je l’ai dit, quand ils ont refusé de m’aider, je l’ai fait tout seul. Mais par contre, je l’ai fait pour une bonne cause. Parfois, je trouve que l’on va trop loin, on dit des choses qui sont un petit peu trop… parce qu’il y a des choses que l’on ne dit pas. Excusez-moi, mais il y a des choses dans ma famille que je ne dis pas. N’importe quel cinéaste breton, anglais ou je ne sais d’où, il y a des choses de sa famille qu’il ne dit pas. Surtout dans la communauté gitane ou arabe, on ne peut pas dire tout. Faut avoir un peu de pudeur. Donc voilà certains films qui veulent tout dire vont trop loin sous prétexte qu’ils sont intéressants ou je ne sais quoi, ça je n’aime pas. Ceci dit, je suis très content quand des films se font. Il n’y en a pas assez !

Muze : Il n’y a pas beaucoup de cinéastes tsiganes, au dernier festival de Douarnenez consacré aux Tsiganes, il y en avait seulement quelques-uns des pays de l’Est…

Il y en a, j’en connais, mais ils n’ont pas les moyens. En France, il y a Teddy Lussi Modeste. Dans les pays de l’Est, il y en a plus. J’atteins un âge où l’on me demande souvent d’être parrains, ce que j’accepte bien sûr. Donc voilà je suis parrain d’un collège pour Tsiganes en Allemagne, parrainé par la Hongrie, où il les forme à la réalisation. Je suis sûr qu’ils vont y arriver. Ils sont très intelligents et très motivés.

Muze : D’après-vous existe-t-il un cinéma tsigane ?

Il y a un cinéma tsigane qui n’est pas toujours fait par des Tsiganes mais qui est très intéressant. Depuis la création du cinématographe, il y a eu des films sur les Tsiganes, il y a même dans le cinéma muet. Bien sûr, souvent cela a été traité à travers les préjugés ou le folklore, le Tsigane libre avec sa roulotte, sur les routes, les oiseaux, la musique… Mais bon qu’importe on peut toujours faire la recherche sur les Tsiganes à travers les préjugés, en les renversant. Il y a eu beaucoup de films français et américains. Même Eva Gartner « la Comtesse aux pieds nus », c’est un très bon film sur une gitane... A ce propos, saviez-vous que Rita Hayworth était gitane ? Ses parents sont partis de Cadix quand elle était petite pour les EU. Quand elle était petite, elle dansait dehors avec son père qui jouait de la guitare flamenco. Et puis petit à petit, elle s’est faite remarquer et elle est devenue actrice. Mais elle n’a jamais dit qu’elle était gitane ! Donc voilà, bref, le cinéma et la peinture, se sont donc beaucoup intéressés à eux par le folklore et aussi parce qu’ils représentaient quelque chose d’extraordinaire : c’est le seul peuple au monde qui est libre. Il est libre de faire ce qu’il veut. S’il veut dormir sur la place-là, il le fait. Je sais que ce n’est pas bien. Il n’y a pas d’hygiène, il n’y a pas d’eau mais il le fait, il dort-là, il est libre, il prend cette liberté de le faire. Sa liberté lui coûte cher mais il le fait. C’est un peuple qui depuis toujours a sa philosophie, sa façon de vivre qui ne dépend pas du gouvernement, des juges ni de personne. Mais il a sa propre loi : celle de la kriss romani.

Muze : A quel moment dans le cinéma, les tsiganes cessent d’être des personnages de fantasmes pour porter l’histoire et être les personnages principaux ? A l’instar de votre cinéma, ou le sujet est là pour ce qu’il est et non pas seulement comme contre-point…

Moi je ne déguise pas, je ne triche pas. Je ne prends pas le sujet pour rigoler… Quand j’ai commencé à faire du cinéma, il y avait la littérature, la danse, Mateo Maximoff, Mario Maya avec son théâtre andalou. On s’est concerté quand même. C’était en 1976, on s’est dit : comment on va faire ? Moi j’étais jeune acteur, cinéaste. Notre question c’était : « Comment on peut faire accepter la population gitane, rom à travers le monde, aujourd’hui ? Alors qu’elle est désignée du doigt de manière péjorative ». On s’est dit, on va faire ce que l’on sait faire : du théâtre, du chant, etc mais il fallait l’amener du côté politique. J’ai commencé avec un premier film qui s’appelle « Con el gitano » avec Mario Maya sur la revendication gitane et sur des choses que l’on voulait dire. Mateo Maximoff, pareil avec ses livres. On était nombreux à cette époque à vouloir le faire. Aujourd’hui il n’y a pas ça. Il y a des gens qui font des films ou des livres mais il n’y a pas de nécessité politique, de revendication pour dire stop. Ça on l’a fait et je ne crois que l’on est perdu parce qu’à travers mes films, il y a 30 ans d’histoire du cinéma autre que le cinéma de folklore qui sont dans les bibliothèques, dans le monde entier. L’air de rien mes films se voient (la plupart sont en accès libre sur internet), et ce n’est pas que l’on change le monde avec un film mais on essaye un petit peu de changer les yeux des gens. Le problème c’est qu’il n’y a pas de relève. Il y a Israel Galvan avec son spectacle de danse, vraiment terrifiant, sur l’holocauste des Roms. Il a circulé partout. C’est un travail sublime. Donc, oui, lui continue un peu. M ais c’est vrai que c’est un vaste chantier pour arriver à le faire.

Propos recueillis par Sabrina Kassa